

NIRVANA ET LA RÉVÉLATION DE L'ABSOLU QUI ANNULE TOUT

Un soleil tranquille et nonchalant flamboyait dans un ciel serein. En une débâcle de leur arrière-garde maussade, les dernières pluies s'étaient enfuies en murmurant à travers la forêt, ou s'étaient tues avec un dernier chuchotement sibyllin parmi les feuilles, et le grand enchantement bleu du ciel avait retrouvé l'ivresse profonde de son sourire. Sa splendeur veloutée, délivrée de la tension de ses canicules ponctuées d'orages, trouvait la place pour le luxe de journées tempérées ; le trésor doré des lunes de l'automne vint flotter dans la nuit, naviguant sur les vagues d'une atmosphère féerique.

Et la vie de Savitri était joyeuse, accomplie comme celle de la Terre ; elle s'était retrouvée elle-même, elle connaissait le but de son existence. Et bien que le royaume de sa merveilleuse transformation intérieure demeura non exprimé dans le secret de sa poitrine, tous ceux qui vivaient autour d'elle percevaient le charme de cette magie : les voix frémissantes des arbres l'annonçaient aux vents, les fleurs exprimaient une joie inconnue sous forme de coloris éclatants, le babillage des oiseaux s'était fait cantique, les animaux oubliaient leurs conflits et vivaient en paix. Absorbés dans leur vaste communion avec l'Invisible, les paisibles ascètes des bois recevaient la soudaine visite de leur muse solitaire.

Cette flamboyante perfection de son état intérieur débordait sur la scène de son entourage, rendait merveilleuses les choses ordinaires et sans intérêt, et faisait un miracle de chaque acte, et le temps divin. Même le travail le plus insignifiant, le plus trivial devenait un plaisir, un sacrement enthousiaste et glorieux, une offrande à l'esprit du vaste monde et un service rendu à l'Un qui se trouve en chacun et en tout. Une lumière envahissait tout à partir de la lumière de son être ; la danse des battements de son cœur transmettait la félicité : partagé avec elle, le bonheur grandissait encore plus heureux, et l'angoisse trouvait quelque réconfort rien que par sa présence.

Flottant au-dessus de la tête bien-aimée de Satyavan elle voyait autre chose à présent que le halo lugubre et mortel du Destin ; un cercle d'or autour d'un soleil mystique dévoilait à sa vision prophétique nouvellement née, la plénitude cyclique d'une vie souveraine. Dans ses visions et ses rêves véridiques gravés en profondeur lors de brefs déplacements du lourd rideau du futur, il ne se trouvait pas frappé d'un décret atroce, victime dans l'ancre lugubre de la mort, ni emporté loin d'elle en des régions bienheureuses, oublieux de la douceur des délices tièdes de la Terre, oublieux de l'union passionnée d'une étreinte d'amour, acquitté dans la félicité d'un immortel amoureux de soi-même. Toujours, il se trouvait avec elle, âme vivante venant à la rencontre de ses yeux avec des yeux intimes débordant d'amour, corps vivant familier avec la joie de son propre corps.

Mais à présent, non seulement en harmonie avec la vie de l'oiseau et de l'animal dans ces grands bois sauvages, et sur le même plan que la poitrine nue et bronzée de la Terre, mais aussi parmi la vie des hommes hautement intellectuels, en des chambres couvertes de tapisseries et sur des sols de cristal, en des villes fortifiées ou des jardins de plaisance — tout cela plus proche que ses pensées malgré la

distance — corps contre corps et âme contre âme, mus comme par un souffle et une volonté communs, ils étaient liés ensemble dans le cercle unique de leurs jours par l'atmosphère invisible de l'amour, inséparables comme la Terre et le Ciel.

Ainsi donc pour un moment, elle foula le Sentier Doré ; c'était comme le plein soleil juste avant le gouffre de la Nuit.

Or il advint un jour, alors qu'elle était assise dans une profonde et agréable rêverie, encore toute tremblante de la forte étreinte de son amant, faisant de sa joie un pont entre la Terre et le Ciel, qu'un abîme subit s'ouvrit béant sous son cœur. Une terreur accablante et indicible s'empara de ses nerfs comme lorsqu'une bête sauvage emporte sa proie encore vivante ; il ne semblait pas y avoir de tanière d'où cela aurait pu surgir : ce n'était pas quelque chose qui lui appartenait en propre, et en plus cela cachait son invisible raison d'être. Et puis dans un déferlement survint sa Source vaste et redoutable. Une Épouvante sans forme munie d'ailes grotesques à l'envergure infinie, saturant l'univers de son haleine empoisonnée, ombre plus dense encore que ce que la Nuit peut endurer, enveloppa les cieux et prit possession de la Terre. Dans un déferlement de mort silencieuse cela arrivait, contournant l'horizon lointain de ce globe chancelant ; effaçant le ciel de son énorme enjambée cela semblait déterminé à supprimer une atmosphère étouffée d'angoisse et mettre un terme à la fable de la joie de vivre. Cela semblait vouloir interdire jusqu'à l'existence même de Savitri, abolissant tout ce qui permettait à sa nature de vivre, et s'employait à effacer son corps et son âme — empoigne de quelque Invisible à demi perçu, océan de terreur et de force souveraine, noir Infini personnifié. Sans un mot ni pensée, cela semblait lui adresser le message de sa propre éternité obscure ainsi que l'horrible implication de ses silences : surgie de quelque immensité monstrueuse et dépressive, surgie d'une profondeur abyssale d'angoisse et de peur inventée par quelque moi aveugle et brutal, conscience d'existence dépouillée de joie, vide de pensée, incapable de béatitude, percevant la vie comme un vide et nulle part ne voyant une âme, une voix qui s'adresse à une angoisse sourde dans le cœur exprima le sens absolu de mots non prononcés ; dans ses propres abîmes Savitri entendit la pensée muette qui rendait irréel le monde et la vie dans son ensemble.

"Qui donc es-tu pour revendiquer la couronne d'une naissance spéciale, et dénier l'illusion de la réalité de ton âme et de ta divinité individuelle sur un globe ignorant, dans ce corps imparfait d'animal humain ? N'ose surtout pas espérer être heureuse dans un monde de souffrance, dispense-toi de spéculer — lorsque tu écoutes le Verbe non prononcé et que tu es subjuguée par le Rayon inexprimable qui transcende le royaume muet du Supraconscient — que tu vas donner un corps à l'Inconnaissable, ou bien que, comme résultat de la grande joie de ton cœur, tu vas combler de béatitude le Suprême encore silencieux, profanant ainsi sa sainteté dépouillée et sans forme, ou que tu vas appeler dans ta chambre le Divin et t'asseoir avec Dieu pour qu'il goûte à des joies humaines.

J'ai tout créé, tout je dévore ; je suis la Mort et la Mère obscure et terrible de la vie, je suis Kali noire et nue dans le monde, je suis Maya, et l'univers est ma supercherie. Mon haleine réduit à néant le bonheur humain, et détruit la volonté de vivre, la joie d'exister, de sorte que tout retourne au néant et que ne demeure rien d'autre que l'éternel et l'absolu. Car il n'y a que l'Éternel vierge qui peut être vrai. Tout le reste n'est qu'une ombre, ou un reflet sur le miroir brillant du Mental, le

mental, ce miroir concave dans lequel l'Ignorance voit une image magnifiée de son propre Moi contrefait, et s'imagine voir un monde glorieux et permanent.

O âme, inventeur des pensées et des espoirs de l'homme, toi-même une invention du fleuve du Temps, épicentre et sommet subtil de l'Illusion, il est temps que tu prennes conscience de ce que tu es : retire-toi de cette vaine existence."

Projection sinistre de l'Absolue Négation, une marée de cette Obscurité intolérante la submergea d'un coup et imprima sur elle sa Voix formidable. Dans son sillage, flottaient les débris du monde intérieur dévasté de Savitri : un silence aride pesait sur son cœur, son royaume de félicité avait été dissout ; ne demeurait que son âme, comme une scène vide, attendant une Volonté éternelle, inconnue.

Alors une Voix plus noble descendit des hauteurs, le Verbe qui touche le cœur et sait trouver l'âme, la voix de Lumière qui succède à la voix de l'Ombre : le cri des Abîmes avait provoqué une réponse des Cieux, aussi sûrement que l'énergie du Soleil chasse l'énergie de l'Ouragan.

"O âme, n'expose pas ton royaume à l'ennemi ; accepte de cacher le sceptre de ta félicité de peur que le Temps et le Destin ne trouvent leur voie et viennent frapper leurs coups retentissants à ta porte. Cache pendant que tu le peux le trésor de ton moi séparé derrière le rempart lumineux de tes profondeurs, jusqu'à ce qu'il ait grandi comme une province d'un empire plus vaste. Car ce n'est pas seulement pour l'individu que le Moi est conquis : ne te contente pas d'avoir seulement gagné un royaume ; n'hésite pas à tout risquer pour faire tien le monde entier, emploie ta force à envahir de plus grands territoires. Ne crains pas de t'annuler pour que tu puisses devenir tout ; livre-toi au vide du Suprême de sorte que tous puissent atteindre son absolu à travers toi. Accepte d'être petite et humaine sur Terre, interrompant ton état divin qui vient de naître, de sorte que l'homme puisse trouver en Dieu son moi intégral. Si tu penses n'être venue que pour ton propre salut, un esprit immortel dans le monde mortel, pour fonder dans la nuit de Dieu ton propre royaume de lumière, comme une unique étoile surplombant le domaine de l'Inconscient ou une seule porte dans l'Ignorance ouverte sur la lumière, quel besoin avais-tu de venir ?

Tu es venue dans la bataille de ce monde pour aider une race mortelle, aveugle et misérable, pour ouvrir à la Lumière des yeux incapables de voir, pour faire descendre la félicité dans le cœur de l'angoisse, pour faire de ta vie un pont entre la Terre et le Ciel ; si tu as l'intention de sauver l'univers en détresse, tu devras ressentir la vaste souffrance universelle comme la tienne : tu devras endurer l'angoisse que tu prétends vouloir guérir ; celui qui apporte le jour doit marcher dans la nuit la plus noire. Celui-là dont l'intention est de sauver le monde, devra partager sa souffrance. Car s'il ne connaît point la douleur, comment peut-il prétendre la guérir ? S'il flâne trop haut par-dessus la tête du mortel, comment peut-il espérer que le mortel puisse un jour atteindre ce sentier vertigineux ? Mais s'ils voient l'un d'entre eux escalader les pics célestes, alors les hommes pourront espérer accomplir cette ascension titanique. Dieu doit naître sur Terre à l'image de l'homme, de sorte qu'à partir de son humanité l'homme puisse grandir à l'égal de Dieu.

Celui qui prétend sauver le monde doit être un avec le monde, doit contenir dans l'espace de son cœur toutes les créatures qui souffrent, et porter l'angoisse et la joie de tout ce qui vit. Son âme doit être plus vaste que l'univers et percevoir l'éternité comme sa substance même ; rejetant l'illusion personnelle des heures, il doit se reconnaître comme étant plus ancien que la naissance du Temps, et voir la création comme un incident dans sa conscience, Arcturus et Belphégor comme des étincelles

de feu gravitant dans un coin de son moi sans limites, la destruction du monde, une tempête insignifiante et brève dans l'infini calme qu'il est devenu. Si tu voulais bien relâcher un peu la longue chaîne, et te détacher du monde que l'Intellect a bâti, de la sélection de ton mental parmi l'Infini, du brillant de tes sens sur la danse de l'Infinimental, alors tu comprendrais l'origine de ce formidable esclavage. Bannis de toi toute pensée et deviens le vide de Dieu. Alors tu découvriras l'Inconnaissable et en toute conscience le Supraconscient se développera sur tes sommets ; la vision de l'Infini fusera de ton regard, tu pourras regarder droit dans les yeux de l'Inconnu, trouver la Vérité cachée dans les objets nuls ou faux, derrière les choses connues découvrir les coulisses du Mystère. Tu seras une avec la réalité nue de Dieu et le monde miraculeux qu'il est devenu et le miracle encore plus divin à venir, lorsque la Nature qui est encore Dieu inconscient deviendra transparente à la lumière de l'Éternel, verra à travers sa vision, s'élançera d'un pas puissant, et que la vie débordera d'une joie spirituelle, et que la Matière sera devenue la fiancée volontaire de l'Esprit. Consens à devenir à la fois rien et personne, dissous le travail du Temps, rejette ton mental, retire-toi de la forme et du nom. Annule-toi toi-même de sorte que Dieu seul puisse exister.

Ainsi parla la Voix puissante et irrésistible, et Savitri obéit ; elle baissa la tête et se mit à méditer dans la Nuit silencieuse, plongeant son regard profondément en elle-même, jusque dans l'intimité de son âme. Inaccessible et retirée, calme et détachée, témoin du drame qui se joue en elle, étudiant la scène de son propre être intérieur, elle observait la passion et la lutte de la vie et écoutait dans les passages encombrés du mental les pas perpétuels et les allées et venues de ses pensées. Elle permettait de se lever à tout ce qui choisissait de s'agiter ; appelant, tantôt forçant le néant, tantôt repoussant le néant, elle laissait tout au processus formé dans le Temps et à la libre initiative de la volonté de la Nature.

Ainsi attentive à cette comédie humaine complexe, elle entendit la voix du directeur derrière la scène, elle lut le livret original des acteurs, elle écouta le thème d'orgue de la Force qui compose. Tout ce qui pouvait surgir des profondeurs de l'homme, elle contemplait : les instincts animaux qui rôdent parmi les fourrés du vital, les impulsions qui soufflent leur conseil au cœur et les poursuites tapageuses de la passion lorsqu'elle balaye les nerfs ; elle vit les Pouvoirs qui observent depuis les Abîmes et la Lumière indescriptible qui libère l'âme. Mais surtout son attention surveillait la naissance de la pensée. Affranchie de la vision propre au mental de surface elle ne perdait pas son temps à consulter ce porte-parole officiel, ni les formulaires publiés par le bureau du cerveau, cette usine de sons-pensées et de mots retenus et de voix rangées à l'intérieur, inaudibles aux hommes, avec son trésor et sa fonderie de monnaies brillantes. Cela n'était rien d'autre que des cases dans le jeu symbolique du mental, des disques de gramophone, des enregistrements sur film, un répertoire de symboles, chiffrés et codés.

Dans notre corps subtil invisible naît la pensée, ou bien elle entre là venant d'un champ cosmique. Parfois surgissait de son âme une pensée nue, lumineuse, aux yeux merveilleux, au sourire énigmatique ; ou de son cœur émergeait quelque visage flamboyant qui recherchait la vie et l'amour et la vérité passionnée, aspirait aux cieux tout en embrassant le monde et menait l'imagination comme une lune palpitante par delà le ciel terne des jours ordinaires de l'homme, dans ce domaine des certitudes nébuleuses du patrimoine de la Terre, donnant une forme à la beauté

divine de la foi comme si dans une misérable mansarde une rose unique dans son vase d'or se moquait bien des fleurs d'un papier mural jauni. Un thaumaturge se tenait dans les profondeurs de son cœur, la forçant à aller de l'avant, à regarder vers le haut, jusqu'à ce que le sens du merveilleux bondisse dans sa poitrine illuminée et que la vie grandisse dans le miracle d'un espoir transformateur.

Une volonté visionnaire siégeait entre les sourcils ; les pensées, comme des Anges flamboyants, se tenaient derrière le cerveau, dans des armures étincelantes, les mains jointes en prière, et déversaient les rayons du ciel dans la dimension terrestre. Des fantaisies s'embrasaient dans sa poitrine, d'une beauté qui n'appartient pas à la Terre, des caresses de joie transcendante, des projets de miracle et des rêves de félicité : se rassemblant autour du lotus de son nombril, toutes ses vastes perceptions des mondes innombrables canalisèrent les mouvements engourdis de l'Idée non encore formée ; envahissant la fleur délicate et sensible de la gorge elles apportaient leurs résonances muettes et non encore prononcées, afin d'enflammer les allégories d'un discours divin.

Plus bas, les désirs en silence formulaient leurs exigences, et des besoins de douceur physique et d'extase traduisaient dans les accents d'un appel leur emprise sur les objets et leur possession des âmes. Les pensées de son corps montaient de ses membres conscients en portant leurs aspirations vers sa couronne mystique, là où les murmures de la Nature rencontrent l'Ineffable. Mais se pliant à la loi du mortel prisonnier du mental extérieur, toutes doivent présenter leur passeport à ses portes ; déguisées, elles doivent revêtir casquette et costume officiel ou bien passer pour des fabrications du cerveau, dissimulant leur vérité secrète et leur source occulte. Il n'y a que pour le mental intérieur qu'elles peuvent s'adresser directement, et revêtir un corps, assumer une voix, et se faire remarquer lors de leur passage, leur message entendu et compris, leur lieu de naissance et leurs signes particuliers révélés, et se tenir pures devant un immortel, messagères de notre nature députées auprès de l'âme témoin.

Impénétrables, inaccessibles aux sens mortels, les chambres intérieures de la demeure de l'esprit lui révélaient leurs activités et leurs hôtes ; des yeux regardaient par les fentes d'un mur invisible, et franchissant de mystérieuses portes dérobées, des pensées entraient dans la petite véranda du mental, qui élargissaient nos perspectives humaines limitées, ravivaient la torche à demi consumée et faiblissante de l'idéal, ou scrutaient l'infini par-dessus le fini. Une perception s'ouvrit sur l'invisible qui voyait des formes que ne peuvent voir les yeux mortels, entendait des sons que l'ouïe du mortel ne peut entendre, dans la douceur délicieuse d'une caresse intangible ; les objets qui pour nous ne sont que du vent, sont là comme une substance de l'expérience quotidienne et la nourriture normale des sens et de la pensée.

Les êtres des royaumes subtils apparurent ainsi que les scènes dissimulées derrière notre scène terrestre ; elle observa la vie sur des continents lointains, et la distance n'affectait pas le volume des voix éloignées ; elle perçut les remous traversant des mentals inconnus ; les événements du passé avaient lieu devant ses yeux. Les pensées du vaste monde faisaient partie de ses propres pensées, ainsi que les sentiments à jamais enfouis et non partagés, et les idées qui n'ont jamais pu s'exprimer. Les suggestions incohérentes du subconscient confus mettaient à nu leurs valeurs perverses, aussi profondes qu'étrangées, le secret bizarre de leur discours bégayant, révélant leurs liens avec une réalité sous-jacente : l'invisible devenait visible et audible. Des pensées s'élançaient d'un domaine supraconscient

comme les aigles fondent du haut d'un pic invisible, des pensées remontaient de profondeurs subliminales voilées, phosphorescentes comme des poissons exotiques dans un océan secret. Ce monde est une totalité immense et ininterrompue, une solidarité profonde unit ses pouvoirs antagonistes ; les pinacles de Dieu se retournent vers l'Abîme muet.

Ainsi l'homme évoluant vers les sommets les plus divins continue de fréquenter l'animal et le Démon ; l'homme divin qui a les yeux tournés vers les étoiles partage encore la même maison que la bête primordiale. Le noble côtoie le vulgaire, tout sur un même plan. Ainsi contemplait-elle les multiples sources de pensée, comme s'il pouvait y avoir une source à ce qui est éternel ; car les pouvoirs de l'Éternel sont à sa propre image, infinis dans l'Infini, et toujours renouvelés dans le Temps.

Et cela aussi elle vit : tout ce qui se trouve dans le mental de surface est fabriqué et non point né, produit périssable modelé dans l'atelier du corps par une force de la Terre. Ce mental n'est autre qu'une petite machine toujours active produisant sans cesse jusqu'à l'usure, à partir de matières premières empruntées au monde extérieur, les modèles esquissés par un Dieu artiste. Bien souvent nos pensées ne sont que des produits finis du cosmos, admis par un poste de garde corrompu et autorisés dans les galeries du subconscient, finalement distribués sur le marché du Temps comme des produits originaux. Pour l'instant elles portent la marque de tel individu vivant ; un gadget, une coloration spéciale font qu'il peut les revendiquer. Tout le reste est le produit de la Nature, mais cela aussi lui appartient.

Nos tâches nous sont attribuées et nous ne sommes rien d'autre que des instruments ; rien de ce que nous créons ne nous appartient tout à fait : le Pouvoir qui agit en nous n'est point notre force. Le génie lui-même reçoit de quelque source supérieure dissimulée dans un lieu céleste secret, l'œuvre qui lui confèrera un nom immortel. Le verbe, la forme, le charme, la gloire et la grâce sont des étincelles émissaires d'un Feu prodigieux. Des échantillons du laboratoire de Dieu dont il détient les patentes pour la Terre, lui viennent enveloppés dans des feuilles d'or ; il prête l'oreille aux signaux discrets de la messagère, Inspiration, et reçoit ce présent inestimable, légèrement abîmé cependant par le mental récepteur ou brouillé dans le procédé d'analyse de son cerveau. Quand la déformation est minimum, c'est alors que c'est le plus divin. Bien que son ego revendique le monde pour son usage, l'homme est un accélérateur du travail cosmique ; la Nature réalise la plus grande part à travers lui, Dieu fait le reste : son seul libre arbitre est l'acquiescement de son âme. Cet être indépendant, en un temps pouvoir suprême, né spontanément avant même que l'univers ne fut créé, en acceptant le cosmos, accepte aussi de se faire le serf de la Nature jusqu'à ce qu'il se trouve affranchi par elle — ou esclave de Dieu.

Telles sont les apparences sur notre façade mortelle ; en fait la vérité supérieure de notre être se trouve en arrière plan : notre conscience est cosmique et immense, mais ce n'est que lorsque nous franchissons le mur de la Matière que nous pouvons nous tenir dans cet espace spirituel où nous pouvons vivre en maîtrisant notre monde, car le mental n'est qu'un moyen et le corps un outil. En effet, au-delà de la naissance du corps et de la pensée, la vérité de notre esprit vit dans le moi nu et de là-haut, libre, elle contemple le monde.

Savitri s'était élevée hors du mental pour échapper à sa loi, pour qu'il s'endorme en quelque ombre profonde du moi ou s'abîme en silence dans le silence de l'Invisible. Elle était parvenue assez haut pour se trouver libre de la Nature et contempler la vie de la création avec recul, et à partir de là elle imposa sa volonté

souveraine sur toutes les choses afin de les dédier au calme éternel de Dieu : alors dans l'espace de son être tout devint tranquille ; seules parfois des pensées insignifiantes apparaissaient et retombaient comme des vagues tranquilles sur une mer d'huile ou des risées balayant un étang isolé lorsqu'une pierre jetée dérange son repos songeur. Pourtant l'usine du mental avait cessé de fonctionner, le ronron du générateur s'était tut, aucun appel ne venait des domaines tranquilles du vital. Finalement, même ces interférences cessèrent de se lever en elle ; son mental semblait maintenant une vaste salle vide ou un paysage paisible sans le moindre bruit. C'est cela que les hommes appellent sérénité et qu'ils louent en tant que paix.

Mais pour sa vision plus profonde, tout se trouvait encore là, bouillonnant comme un chaos sous un couvercle ; sensations et pensées voulaient s'exprimer et agir mais ne trouvaient aucune réponse dans le cerveau muselé : tout était réprimé mais rien n'était encore extirpé ; à chaque instant une explosion pouvait se produire. Et puis cela aussi se calma ; le corps semblait de pierre. Tout était maintenant un vide puissant et vaste, bien que toujours exclu de la paix de l'éternité ; car bien loin encore se trouvait le repos de l'Absolu ainsi que l'océan silencieux de l'Infini.

Même à présent quelques pensées parvenaient à traverser sa solitude : celles-ci ne surgissaient pas des abysses ni du dedans, jaillies de l'informe à la recherche d'une forme, elles n'exprimaient pas un besoin du corps ni un appel du vital. Celles-ci ne semblaient ni nées, ni fabriquées dans le Temps humain : rejets de la Nature cosmique venues d'un monde lointain, silhouettes de l'Intellect dans une armure de mots sans faille, s'affichant comme des visiteuses dans un espace étranger, elles semblaient venir de quelques lointains rivages, portées sur leurs ailes immenses semblables à de grandes voiles immaculées, et sans le moindre effort elles touchaient la perception intérieure comme si elles étaient nanties d'un droit privilégié et naturel à passer les hautes portes impériales de l'âme. Jusqu'alors leur chemin se trouvait soigneusement dissimulé dans la lumière. Mais lorsque Savitri se mit à chercher d'où venaient ces envahisseuses, elle découvrit une immensité spirituelle imprégnant et englobant l'espace du monde comme l'éther derrière notre air tangible, et puis, naviguant paisiblement sur ces eaux, une pensée isolée. Avec l'assurance d'un navire qui file vers son port, ignorante d'un embargo ou d'un blocus, certaine de pouvoir entrer grâce au tampon de son visa elle parvenait à la cité tranquille du cerveau se dirigeant avec confiance vers son quai habituel, mais rencontrant soudain la barrière d'une volonté, d'un coup de Force elle coulait, disparaissant dans l'immensité. Après une longue pause sans incident apparaissait une autre, et d'autres encore l'une après l'autre émergeant sans prévenir, visiteuses à l'improviste du Mental, venues de l'Invisible comme des voiles sur l'horizon d'un océan désert. Mais bientôt ce commerce aussi vint à faillir, car aucune n'atteignait la côte de l'Intellect.

Alors tout devint tranquille, plus rien ne bougeait : immobile, se suffisant à lui-même, éternel, solitaire, un esprit muet imprégnait le silence de l'Espace.

Dans cette tranquillité absolue, dépouillée et formidable, l'on pouvait distinguer un Vide Suprême qui niait tout et revendiquait le droit souverain à son Nihilisme mystique afin d'oblitérer la Nature et dénier l'âme. Le peu de sens du moi qui restait devenait diaphane et inconsistant : impersonnelle, sans signature, sans traits, vide de forme, une conscience pure et vierge avait remplacé le mental. L'esprit de Savitri semblait n'avoir plus que la substance d'un nom, le monde n'être qu'un symbole dessiné sur le moi ; une illusion d'images et de sons bâtissait un

simulacre d'univers, ou prêtait à l'esprit l'apparence d'un monde. Cela ne voyait que soi-même ; dans ce silence intolérant, aucune notion, aucun concept ne pouvait prendre forme, il n'y avait plus de perceptions pour donner corps à la silhouette des choses, une vision exclusivement orientée sur soi était là, aucune pensée ne pouvait jaillir. L'émotion dormait profondément dans le cœur tranquille ou reposait enterrée dans un cimetière de paix : tous les sentiments semblaient tranquilisés, calmés ou morts, comme si le déchirement des cordes du cœur ne pouvait plus se produire, comme si la joie et la peine ne pouvaient jamais plus se lever. Le cœur continuait de battre suivant un rythme inconscient mais aucune réponse, aucun cri n'en provenait. Le stimulus des circonstances était vain ; rien au-dedans ne répondait à un contact extérieur, aucun nerf ne frémissait, aucune réaction n'avait lieu.

Et pourtant son corps voyait et se mouvait et parlait ; il comprenait sans l'aide de la pensée, il disait ce qu'il était nécessaire de dire, il faisait ce qu'il était nécessaire de faire. Il n'y avait personne derrière l'acte, aucun mental pour choisir ou approuver le mot juste : tout fonctionnait comme une machine infaillible et parfaitement adaptée. Comme s'il continuait à tourner comme d'habitude, poussé par une ancienne force inexhaustible, le moteur exécutait le travail pour lequel il était fait : la conscience de Savitri observait les événements sans y prendre part ; cela maintenait la cohésion de l'ensemble mais n'y participait en rien. Il n'y avait pas de forte volonté initiatrice ; une incohérence traversant un vide solide se glissait dans un ordre de hasard relatif. Une perception pure était le seul pouvoir derrière son action et sa vision. Si cela venait à se retirer, tous les objets disparaîtraient, son univers privé cesserait d'exister — cette demeure qu'elle avait bâtie à l'aide des briques de la pensée et des sens, au commencement, juste après la naissance de l'Espace.

Cette forme de vision fonctionnait par identification avec ce qui est vu ; sans connaissance cela connaissait tout ce qu'il était besoin de connaître, impartialement cela voyait le monde passer, et dans le même suprême regard dépourvu d'émotion cela voyait aussi l'abîme de son irréalité. Cela observait l'expression du jeu cosmique, mais la pensée et la vie intérieure dans les formes semblaient mortes, abolies dans l'écroulement de ses propres pensées : et cependant une coquille physique vide persistait. Tout passait pour une ombre brillante de soi-même, un film cosmique de scènes et d'images : la masse persistante et la silhouette des montagnes se ramenaient à un croquis esquissé sur un mental silencieux et maintenu dans une solidité fragile et fictive par le balayage continu d'un regard visionnaire ; la forêt avec sa multitude émeraude, habillait de ses nuances de parade un Espace vide et vague, les couleurs d'une peinture dissimulant une surface vierge, vacillant au bord de la dissolution ; le ciel bleu, une illusion des yeux, recouvrait l'autre illusion mentale d'un monde.

Les hommes qui vauquaient sous ce ciel irréel ressemblaient à des pantins articulés faits de carton découpé et poussés par des mains invisibles le long du sol, ou bien à des personnages de dessin animé dans un cinéma de l'Imaginaire : il n'y avait pas d'âme à l'intérieur, aucune force de vie. Les ondes du cerveau qui passent pour la pensée, la réponse immédiate des nerfs à chaque choc d'un contact, les frissonnements du cœur perçus en tant que joie, peine et amour n'étaient que des convulsions du corps, des caricatures que le corps construit à partir d'atomes et de gaz, un mensonge créé de toutes pièces par Maya, sa vie un rêve perçu par le Néant dans son sommeil. Les animaux solitaires ou en groupe s'enfuyaient dans les

clairières ainsi qu'une vision fugitive de beauté et de grâce imaginée par un quelconque Regard prolifique.

Pourtant quelque chose se trouvait derrière cette scène irréaliste ; où qu'elle se tourne, quoiqu'elle observe, elle le percevait, bien que cela soit caché au mental et à la vue. L'Un qui seul est réel s'était exclu de l'Espace et se tenait à l'écart, au-delà de l'idée de Temps. Sa vérité échappait à la forme, aux lignes et aux couleurs. Tout le reste devenait inconsistant, réduit à rien, cela seul semblait durable et vrai, et pourtant ne résidait nulle part, car cela se tenait en dehors du Temps. Cela seul arrivait à justifier le labeur du regard, mais le regard n'arrivait pas à définir une forme qui lui convenait ; cela seul arrivait à apaiser l'oreille insatisfaite, mais l'oreille espérait en vain entendre un son absent ; cela ne répondait pas aux sens, cela ne s'adressait pas au Mental. Cela venait à la rencontre de Savitri comme une Voix inaudible et insaisissable qui s'adresserait à elle pour toujours depuis l'Inconnaissable. Cela venait à sa rencontre comme un point partout présent, pur de dimensions, quantique, invisible, dont l'unité exclusive de son rythme multiple accentuait sa singulière éternité. Cela lui faisait face ainsi que l'immensité de quelque vaste Néant, un Non irrévocable à tout ce qui prétend exister, un Oui perpétuel aux choses à jamais non-conçues, à tout ce qui est non-imaginé et non-pensé, Zéro éternel ou Quantité nulle, un Infini privé d'espace, privé de lieu.

Et pourtant éternité et infini ne semblaient que des mots affichés en vain par l'incompétence du mental sur cette prodigieuse réalité solitaire. Le monde n'est autre qu'une étincelle jaillie de cette lumière, chaque moment est un flash de cette Éternité, chaque objet un éclat du Non-Incarné qui disparaît du Mental aussitôt que Cela est vu. Cela brandissait comme autant de boucliers devant son visage, une conscience qui voit sans l'aide du voyant, une Vérité où la connaissance n'existe pas, ni le connaisseur, ni le connu, un Amour amoureux de sa propre béatitude dans lequel n'existent ni l'Amant, ni le Bien-aimé — porteurs de leur passion personnelle dans l'Immensité —, une Force omnipotente dans le calme et une Félicité que nul ne pourra jamais espérer goûter. Cela annihilait cet incorrigible tricheur qu'est le moi ; une vérité dans le néant était son indice sûr. Si toute existence pouvait renoncer à être et si l'Être voulait bien prendre refuge dans les bras du Non-être et si le Non-être pouvait boucler son orbite mystérieuse, alors il se pourrait bien qu'un éclat de cette Réalité finisse par apparaître.

Une libération indescriptible descendit sur elle. Auparavant ensevelie vivante dans le cerveau et la chair, elle s'était élevée hors du corps, du mental et de la vie ; elle avait cessé d'être une Personne dans un monde, elle s'était échappée dans l'infini. Ce qui auparavant avait été elle avait disparu : il ne demeurerait aucune structure d'objet, pas même la silhouette d'une âme. Réfugiée du domaine des sens, échappant à la nécessité de penser, délivrée de la Connaissance et de l'Ignorance et sauvée du vrai comme du faux, elle partageait la retraite transcendante du Supraconscient par delà le Verbe né de lui-même et l'Intellect nu, ce premier terrain solide de conscience ; les êtres ne se trouvaient pas là, l'existence n'avait pas sa place, il n'y avait aucune tentation d'une joie à venir. Indiciblement effacée, moins que rien et nulle, vestige disparaissant comme une trace de parfum, avec à peine le souvenir fragile d'un moi qui appartenait au passé, elle n'était qu'un point dans l'Inconnaissable. Il n'y avait plus qu'un dernier mouvement d'effacement à faire, un pas hésitant vers l'annihilation : une mémoire d'existence persistait, qui la retenait encore de l'extinction ; elle baignait en Cela et pourtant n'était pas devenue Cela.

Cette ombre d'elle-même si proche du néant pouvait encore être le point d'appui du moi pour revivre, retourner de cet Inconcevable, et être ce que quelque mystérieuse immensité voudra bien choisir. Bien que l'Inconnaissable fût souverain, elle pouvait ou s'annuler ou redevenir le Tout sous une forme neuve, ou encore, si le Nihil tout puissant décidait de prendre forme, émerger en tant qu'individu et accomplir la Rédemption du monde. Plus encore, elle était en mesure d'apprendre le contenu de ce code mystique : il se pourrait que ce qui passe pour une échappatoire, la conclusion finale de tout, soit un passage aveugle et sombre invisible aux yeux, et son état, la coquille protectrice d'un soleil noir sur le chemin secret qui mène à l'Ineffable. Même à présent, son être splendide pouvait faire volte-face comme une flamme jaillissant du silence et de la nullité, une portion radieuse du Merveilleux Absolu, un pouvoir de quelque Absolu capable de tout réaffirmer, un miroir brillant de la Vérité éternelle fait pour montrer à l'Un qui est en tout la manifestation de son visage, et à l'âme des hommes leur identité profonde. Ou bien elle pourrait se réveiller dans la quiétude de Dieu au-delà du jour cosmique et de la nuit cosmique, et se reposer en paix dans son éternité immaculée.

Mais ceci était irréel à présent, ou trop éloigné, ou enfoui dans une profonde virginité mystique. Dans le Néant infini se trouvait le symbole ultime ou alors le Réel n'était autre que l'Inconnaissable. Un Absolu solitaire niait tout : il effaçait de son désert le monde ignorant et noyait l'âme dans sa paix éternelle.

Fin du Chant 6